
Tri- Rhéna 1000

Le nouveau-né que je suis vient de prendre 10 ans d'un coup, ou tout du moins 69 heures.

Les traits marqués par la fatigue et la passion, je réalise enfin, le TriRhéna 1000 est bouclé.

À peine un an et demi de vélo et me voici sur les traces d'un BRM 1000 qui n'est pas le plus simple. Le défi est monstrueux de par son dénivelé à enquiller. Une cochonnerie à plus de 12000 de D+ dans sa version la plus light, un voyage pour touriste averti à travers un paysage polyglotte. J'ai pédalé français, suisse, allemand et encore un peu de français, j'ai bouffé de la mirabelle à toutes les sauces, de 1 % à 20 % et je ne parle pas d'eau de vie.

Le tord-boyau façon TriRhéna ressemble plus, à du VOSP, qu'à du frelaté. On le sent glisser, et l'on en redemande.

Une journée, sur le TriRhéna, ça dure 75 heures dans sa version officielle. 75h de vie de couple après 50 ans de mariage, 75 heures à aimer, 75 heures à suer, 75 heures à en perdre sa lucidité.

Je me suis inscrit au TriRhéna pour suivre les coups de pédale de mes aînés, je voulais ressentir, ne plus être spectateur.

En faisant le tour des BRM 1000, le choix m'a semblé logique, ce TriRhéna ressemble plus à un cyclo du coin avec tout le confort et le folklore que ça représente, on nous donne la becquée au ravito et c'est limite si l'on ne nous chante pas une comptine pour nous endormir paisiblement. J'appelle début mars pour l'inscription ; je raccroche. Qu'est ce que je viens faire ? Une petite année de cyclisme et j'enfile déjà les bottes de 7 lieux. D'autre l'on fait, je les connais, je les côtoie, ils sont rassurants.

6 mois de préparation plus tard, je fais un dernier tour de roue avec les copains du club cyclo de ma ville, la réaction est unanime la folie je plaide coupable.

1 semaine et demie avant le coup de sifflet, je soigne ma préparation à coup de mariage dans le sud-ouest, et de vacances à parcourir les terroirs gastronomiques. Le malbec cadurcien, le gamay auvergnat, le savagnin arboisien et pour finir le pinot gris alsacien. Les tonneaux ne roulent bien qu'en descente. Le carburant local me donne du courage.

Pendant cette semaine et demie, rouler à bicyclette n'est plus un plaisir, mais une réelle nécessité, il faut s'entretenir.

Le réveil transperce cette cathédrale de chambre, la nuit n'a pas été celle d'un baigneur, mais assez bonne pour faire de moi un semblant de bonze.

Sophie, ma compagne, mon pilier de ciment, m'amène dans cette étrange colonie de vacances, j'y retrouve des visages familiers qui sentent bon l'impatience d'enjamber leurs Tornado respectifs,

Fanny, François et Xavier. Le temps de boire un généreux café et engloutir une tranche de jambon, 7h05, il est l'heure d'aller rêver.

Le groupe s'enfuit de la ville, l'exode rural, le rat des villes va narguer le rapace. Les jambes en veulent, c'est de bon augure. Une vingtaine de kilomètres plus loin, lâcher de fauves. Sans savoir ce qui m'attend, je fais tourner les jambes plus fort que raison, option machine à laver essorage rapide, ça lave, ça fait du bien.

Le temps de m'alléger, de retirer quelques vêtements et savourer l'air chaleureux du Sundgau et me voilà dans les roues de Xavier et François qui ne rodaient pas bien loin derrière.

Je ne me connais pas sur 1000 kilomètres, mais eux oui, alors insouciant et en bon fiston, je suce les roues qu'ils m'offrent généreusement. Je fais mon garçon bien élevé sur les premières côtes, le paysage est là pour calmer les hardeurs.

Les récompenses offertes sont une gorgée de lager frappée. On décroche les papates des cales pour immortaliser le moment d'un clignement d'œil, la photo gâcherait les autres sens. On la garde agréablement en tête en un exemplaire pour la décrire façon carte postale dans une épopée chevaleresque autour de la cheminée cet hiver. Le temps est sur pause depuis cinquante ans dans certains villages, les gorges du Doubs apaiseraient les esprits les plus tourmentés, la montagne qui s'élève offre un nouveau cliché à chaque coup de pédale.

Je n'ai pas l'habitude de rouler autant en continu, je deviens nostalgique des ballades de club où l'on attend à chaque coup de cul. Mon royal postérieur l'est aussi.

Nous sommes en avance au premier ravitaillement. L'incroyable Bridou arrive en même temps que nous pour nous raconter la suite du parcours; ses pièges, mais surtout son paradis. On échange les sourires et les impressions de ce premier tronçon, entre-deux plâtrés de pâte. Nous sommes dans un opéra de qualité, l'entracte nécessaire sur une œuvre de 75 heures pour réaliser l'aubaine, tout le monde est impatient de savoir si le héros survivra.

À peine le temps de se restaurer, et de harnacher son barda; on décide de prolonger la balade de 100 bornes avant de faire semblant de fermer les yeux. Un dernier baiser à la Suisse avant de la quitter. Nous ne sommes pas ingrats et la remercions pour ses cadeaux. Je fais l'élastique dans les casse-pattes du Sundgau, sans pour autant le briser. La journée fut dense et les esprits fatiguent, il est temps.

Terminus, tout le monde descend, on trouve un arrêt dans la gare de Sereintz, beaucoup de lumière, beaucoup de bruit. Tic tac tic tac, impossible de fermer l'œil, 4 heures du matin.

C'est parti pour un morceau de choix, celui-là, c'est de la côte de bœuf maturé, un morceau d'1 kilogramme pour une personne, ça fait beaucoup à engloutir, on aime ça, sel poivre, un coup de rouge et la crise de foie qui va avec. C'est l'Allemagne qui nous attend évidemment, et ses raidars à répétition, Xavier me dit que cette journée ne fera pas 350 kilomètres comme la précédente, j'ai envie de lui tenir tête, j'ai jusqu'à minuit pour avoir raison. L'adolescent a la moustache qui pousse.

Rares sont les coins lumineux, l'odeur et le bruit nous guide vers une boulangerie sur la route menant à Fessenheim, il doit être 5h00/5h30 et les ouvriers fraîchement sortis de la centrale trinquent gaiement à la bière. Je les envie, l'inattendu me détend. Il coupe la réalité de l'effort, pour revenir dans le quotidien.

La fatigue me rattrape un peu plus loin, c'est qu'elle en a sous la pédale pour tenir le cap. François et Xavier ont un bon rythme, et je les vois se perdre au bout de la route. Ils sont bienveillants comme des grands frères et m'attendent.

Bien que tous fatigué par cette première nuit, nous sommes tout trois réalistes, on se dit à

bientôt. Je les remercie encore une fois de m'avoir prêté leurs roues, de vrais héros silencieux. Je trouve un banc pour faire un somme avant d'attaquer la grimpe, j'ai hâte, grimper me vide l'esprit, ou le rempli, l'effort plus important que la conscience. Ça ne vaut certainement pas une nuit, mais ça nourrit son homme. Il est temps d'aller dans la cour des grands, on arrête les billes, fumer des cigarettes en cachette est bien plus cool.

Je suis rejoint par un membre du Club Cyclo de Kingersheim en pleine ascension qui fait un petit tour pour lire le portrait des guerrières et guerriers, avant de prendre place sur un ravito. Ces gens sont hors du commun, si veiller des nuits complètes ne leur suffisent pas, il faut en plus qu'ils aillent se détendre dans la montagne. Ça fait du bien d'avoir un guide, une impression d'être dans le petit train touristique à manger une frite pas cuite devant une télé vivante.

En haut de la côte, étrangement, je double François, ses mollets saillants ne font plus de moulinette, il marche péniblement à côté de son vélo. Il paraît pourtant en forme, lui même le dit, le corps dit oui, un de ses genoux fait non de la tête, il s'en est allé danser un morceau de twist. Un sale héritage du rugby, il va devoir abandonner. Sa décision est juste, et je le trouve d'une force incroyable, d'une beauté exemplaire. Renoncer implique un autre match bien plus compliqué que de terminer, celui de se battre contre ses états d'âme, ses démons. Il prend le temps de m'encourager. Ça me met un coup de Trafalgar, hardi les gars, pour la victoire, pour François.

Deux côtes plus loin, l'odeur guide les coups de pédale qui se font plus francs, Xavier m'accueille comme un camarade perdu de vu depuis le collège. Tape dans le dos et verre de l'amitié, le voici reparti pour la fin d'un Everest. Qu'il fait bon dans cette petite cabane! Je serais bien resté attendre le dernier participant, buvant le thé, mangeant des biscuits, mais il est l'heure de repartir et d'engloutir ce plat de résistance roboratif qu'est cette forêt noire Allemande. L'heure est à la perte de poids, les pieds chauffent ainsi que le casque, la caboche en fusion et l'eau des bidons bonnes pour la tisane goût plastique.

Le Schauinsland s'annonce à coup de pétarade, les motos font la loi. Je passe au sommet péniblement, trop gêné par cet étrange parc à thème pour véhicule motorisé. J'en loupe le petit train de la mine à photographier masqué par un camion. J'ai bien trop hâte d'en finir avec ces bosses et m'arrête au frais un peu plus bas en pensant y trouver ce fameux checkpoint photo. Christophe vient à ma rencontre et m'explique, deux autres comparses me charrient. Tout ce petit monde repart pour finir ses devoirs, le ravito et ses douches fraîches sont encore loin.

Je profite de la descente et retrouve le banc que j'ai chauffé à l'aller, on se redit bonjour et on s'enlace pour une sublime petite sieste. L'innocent que je suis ne se rend pas compte du prochain bestiau à dompter. Christophe m'a raconté le KaiserStulh et ses coups de cul brûlant à travers le vignoble allemand. Je n'ai pas le temps de prendre de la potion magique locale qui borde les routes, "shade", les mirabelles sur le bord de la route vendu par kilo me narguent. Je me contente de pâte d'amande et d'eau chaude malgré mes arrêts à chaque fontaine. Même l'eau ne fait plus envie, elle devient écœurante, la pauvre. L'ambiance des villages traversés n'invite pas vraiment à l'effort, surtout lorsque j'explique à un cycliste allemand, l'objet de ma présence sur un vélo, je vois dans son regard qu'il m'offre une tape sur l'épaule. Un bon stimulant, trop peu rafraichissant.

Le tracé donne la douce impression de torture. L'horizon est masqué par les prochains raidars en plein cagnard. J'ai appris en rentrant que cette région d'Allemagne est la plus chaude du pays... la transpiration en guise de monoï. J'essaie de me convaincre que passer le Rhin sera une victoire. La plaine est longue et déprimante, c'est quand tu quittes la montagne que tu t'aperçois qu'elle te manque, rouler sur ses lignes droites est plus déprimant qu'un repas sans fromage.

Il va falloir que je songe à m'arrêter. Ma rencontre avec Gilles sonne la faim, il me voit au plus mal, dandinant sur mon vélo au bord de la fringale. Je profite de sa présence pour m'activer, c'est de courte durée. C'est limite s'il ne me tend pas la piécette pour me refaire la cerise. Le moral sapé par son coup de pédale qui me lâche sur l'asphalte et cette route qui reprend de la hauteur à l'approche des Vosges. La hyène guette sa proie, le premier rade que je croise fera une bonne victime. Ce qui est bon avec ce genre de course, c'est qu'on se permet de bouffer toutes les conneries qu'on se refuse en costume cravate. Un mars et ça repart, en l'occurrence un coca bien frappé et cône glacé.

Je reprends ma respiration ignorant le paysage, me concentrant uniquement sur la fin de cet interminable tronçon et à l'expiration me voici accueilli encore une fois par ce bon camarade Xavier accompagné de Fanny. J'ai beau me sentir à l'agonie, le retrouver à chaque ravito me remplit de fierté. La fameuse reconnaissance des pères. Une bière, une douche, un bon plat de gruyère aux pâtes. On se repose en regardant les pousse-cailloux du club local reprendre l'entraînement. On les regarde contemplatif de leur confort.

Il est 18 heures et je vais savourer le plus beau moment de ce parcours, le soleil nous quitte pour une fraîcheur bien méritée. Il inonde le vignoble alsacien de ses dernières braises, je respire par les yeux et imprime pour mes vieux jours cette sérénité acquise, quelle ivresse.

Le jour n'est plus, je jauge l'heure à la tête des badauds sur les trottoirs, sortant heureux et rougeâtres de repas arrosés. Je m'enfonce dans le relief vosgien et les villes et habitants se font de plus en plus rares. Il est temps de faire une pause, une petite sieste au milieu d'une place à l'ombre des Vosges, au pied d'un clocher, le fond de l'air est fraîchement plaisant et le grès rose que compose ce parvis si chaleureux.

Christophe débarque furtivement sur la route, on se retrouve à un rond point non loin. Il hésite sur la direction à prendre, il se guide au roadbook - sur ce genre d'épreuve, c'est balaise, je m'incline. Note pour plus tard, s'il n'est pas trempé, le papier ne bug pas. Je vais avoir un compagnon de route pour la nuit d'autant plus que je trouve mes lumières relativement faibles. Elles écoutent leur propriétaire, les lumières faibles, le vélo couine, tout le monde a besoin de batterie.

En route pour une drôle de nuit. Nous imaginons les paysages à voix haute et essayons de deviner qui se cache dans les intimidantes masses nous entourant. Il me semble même avoir vu un blaireau traverser la route. Nous escaladons un premier col.

L'allure est douce, mais les langues sont bien pendues, le temps pour Gilles de prendre notre route, voilà un troisième compagnon pour gravir le rocher Dabo.

Autant la route de nuit n'a pas beaucoup de cadeaux à offrir, autant la vue dégagée au rocher est surprenante. C'est apparemment le présent qu'un couple dans une voiture nouvellement briquée s'est offert. Un paysage pétillant de lumière.

Notre conversation sur sieste ou pas sieste fait soulever une tête derrière une palissade, drôle d'oiseau. Nous venons de réveiller Jacques qui prend part à la discussion et s'enfuit dans les ténèbres. Nous finissons par nous installer pour 20 petites minutes. Je dors peu, probablement le ciel étoilé qui n'incite pas à la rêverie voulue. Aussitôt reparti accompagné de klaxon transperçant la nuit par quelques buveurs nocturnes, Gilles poursuit son tracé MAX, monsieur a de bon jarret.

Christophe, le gars du cru, devine le décor dans lequel nous sommes. Les sensations rencontrées l'inciteront à revenir un jour prochain. C'est aussi une facette du TriRhéna, reprendre le temps que l'on a oublié sur place.

Nous faisons un léger constat maintenant que nous sommes nettement plus proches de la fin

que du départ. Le constat est clair, que du positif, et cette première aventure sur 1000 me fait connaître mes préférences. Ce genre d'épreuve reste un contre la montre longue distance, tartine de paysage en veux tu en voilà. J'aime cette performance physique, et j'aime surtout le temps de me perdre, le temps de provoquer l'incongru, l'inconnu.

Le temps de partager 500 grammes de mirabelle avec qui voudra, les gober en haut d'une montagne, agrémenté d'une citronnade ou autre boisson houblonnée et de disperser les noyaux le long de la descente. Le temps de prendre une demi-journée à se baigner dans un torrent et se sécher sur les rochers encore brûlants à la tomber du soleil puis filer à toute vitesse pour manger la meilleure flamenkuche de toute sa vie au goût de belle journée, d'autant plus que la patronne nous aura offert un verre de son eau-de-vie de cumin maison, simplement car elle nous trouve sympathiques. Elle nous parlera de son cousin qui est tonnelier et nous donnera l'adresse pour qu'on aille y jeter un coup d'œil le lendemain après un petit déjeuner à rallonge au lever du jour, les jambes ankylosées par le plaisir.

Nous repêchons Jacques au milieu de nulle part. Je pense que cette nuit n'est réservée qu'au couple, j'ai les yeux qui se croisent et les ombres folles me poursuivent. Je m'arrête en plein chemin pour une sieste soudaine. Le guide local m'indique un banc où je m'endors instantanément dans l'humidité. Aussitôt réveillé 10 minutes plus tard, aussitôt rendormies pour une sieste sur la piste cyclable au pied d'un panneau. Pas le temps de trouver un abri, mon lit sera là où je ferme les yeux. Je ressemble à ces chiens errants attendant ce putain de matin qui met du temps à ouvrir les yeux. Le plus grand ennemi sur les grandes distances n'est donc pas la capacité physique, c'est ce farceur de marchand de sable.

Ouf, une boulangerie, une spécialité locale roborative et un coca plus tard, je trace ma route, j'avance lentement et m'adonne à des pauses plus nombreuses que nécessaires avant d'attaquer l'interminable mais roulant col du Donon. Sa longueur est sa difficulté, j'attaque sur la plaque, mais retrouve vite mes fantômes, je finis le col heureux d'avoir traversé la nuit et m'adonne à mon sport favori du jour, adossé à la borne kilométrique, l'oreiller du pauvre, la sieste éclair. Je fais un calcul rapide et me dis que ce sera la dernière nuit, ce soir entre 3h et 4h, je serais face à une bière, celle de la liberté, celle de la récompense, celle du travail bien fait. La descente à l'effet d'un seau d'eau fraîche et profite d'un arrêt boulangerie pour discuter avec la patronne intriguée par tant d'âmes cyclistes vagabondes. La digestion me pèse, ça sent la sieste éclair au chocolat. Je ne discute pas et m'arrête en pleine place de village, que l'on me dévisage ou pas, ça ne change rien, la bête de foire ne décide pas à la place de sa fatigue, avec si peu de sommeil depuis le début, elle est ma maîtresse. De dizaines de minutes en dizaines de minutes, les comptes sont à un peu plus d'une heure de sommeil. Le corps humain est vraiment surprenant. Je le maltraite comme un cochon et ne bronche pas, plus pacifique que Gandhi. Christophe que j'aperçois non loin à moins de chance, les fourmis l'apprécient et le dérangent pendant sa ronflette.

Les massifs parcourus offrent des difficultés bien distinctes : sec et raide pour la suisse, long et dru pour l'Allemagne, mais les Vosges, avec ses routes étroites et défoncées, sa forêt dense et oppressante. Sa difficulté est son ambiance.

Sa facette rustique est une épaisse croûte à casser, en sus de mon état moulu de fatigue.

Les cyclistes commencent à sortir et je me cale silencieusement dans la roue d'un VTTiste, il m'ignore et essaie de me semer, sur les routes cabossées, mon phare décide de se faire la malle, lui, a jeté l'éponge. Je m'arrête une trentaine de minutes, malheureusement, impossible de

foutre la main dessus, il a disparu dans les fourrés. Je me disais quelques heures avant que ça allait être ma dernière nuit... je doute et prends un coup dans la caboche. Reste plus qu'à me faire mordre par une araignée radioactive pour acquérir de nouveau super pouvoir.

Le prochain checkpoint n'est plus très loin, la nuit a été interminable et je m'essouffle doucement à en oublier le paysage, j'approche de Sainte Marie au Mine, j'approche aussi d'une fringale énorme. Je suis sur plat, les œufs cassés et n'arrive pas à suivre un joggeur, quel malheur quand on connaît la difficulté avant l'oasis. À la sortie de la ville et voyant la pente qui se transforme en mur, j'explose en sanglot en pensant plus que jamais à l'abandon, j'attaque une difficulté sans pouvoir la surmonter. Trop gourmand l'enfant, j'ai ingurgité trop de bonbons. La fatigue, la faim m'empêche de raisonner. J'appelle mon dernier secours, sans pouvoir décrocher la mâchoire. Ma moitié, mon joker, je l'entends respirer, elle ne dit rien de particulier, sa seule respiration, me reconforte. Elle ajoute que même si je pli les gaules, même si je passe l'arme à gauche, je resterai son héros. Je ne peux pas abandonner, pas à 200 kilomètres du Graal. Il ne me reste qu'une messe dominicale, c'est une simple sortie du dimanche qu'il reste. Cet appel est un sérieux état des lieux, un bon coup de pied dans les valseuses, ça rafraichit les idées, de 200 tours minute dans la caboche, je repasse en vitesse de croisière.

J'apprends que mes comparses Xavier et Fanny sont au ravito, je leur envoie un SOS via messagerie, ils sont si proches, je peux presque toucher du doigt. « Mange tout le sucre que tu peux ingurgiter, monte même si tu dois faire des pauses toutes les 5 minutes ». Même François s'y met. Ils ont tous raison. Je me parle trop, le diesel à penser est en route, tais toi et appuie sur les pédales, appuie sur les pédales plus fort que t'es con. Tous les moyens sont bons pour clore le débat, même s'auto insulter.

On remet le moteur en route doucement, le temps que le sucre avalé m'atteigne, j'en ai pour 30 minutes de souffrance, 30 minutes pour me délivrer. Je trempe les pieds dans une infâme mare, ça rafraichit plus que les pieds, les idées sont claires. Ça y est, les jambes sont revenues et le moral avec. La gueule de travers, j'arrive enfin au ravito, la fin se rapproche! Toujours le même spectacle des bénévoles, tellement agréable, tellement revigorant. Quels divins balais! Je raconte ma journée, consultation chez le psy gratos, j'ai escaladé plus qu'une montagne pour mériter mon verre d'eau, probablement l'âge de raison. Ça me fait penser que je n'ai plus qu'une loupote pour être vu, et qu'une frontale pour voir, c'est un peu maigre. Car en plus de mon phare, j'ai perdu ma loupote arrière, journée de merde. J'essaie de dormir en vain. L'excitation d'en finir est un faux plat en descente, on s'imagine que la fête entre dans sa dernière heure, on ne veut pas en manquer une miette. C'est cette petite minute à Noël avant d'ouvrir les cadeaux. J'ai croqué le haricot magique, je suis un homme nouveau, j'ai hâte d'en finir et mon fessier aussi.

Gilles arrive suivi de Christophe. Je décide d'attendre Christophe, à deux c'est mieux et vu la gueule de mes lumières, la sagesse l'emporte. Lui aussi se sent bien, ça annonce un bouquet final du tonnerre. Avant de partir, Gilles me confie une lumière arrière, ça me rassure, le gilet jaune ne fait pas tout. Cet homme est bon.

C'est reparti, plus que 4 difficultés et ça en est fini, pardon, 5 difficultés, une violente pluie agrémentée d'un spectacle son et lumière, viennent tenter de perturber le moral d'acier.

Nos jambes sont plus fortes et absorbons les trois premiers cols comme au premier jour.

La pluie cesse, nous sommes saucés et grelotons. Une longue descente nous attend, ce qui inclut le froid en nouveau paramètre. Évidemment, nous nous sommes allégés au maximum pour pouvoir finir plus aisément, ce qui inclut bonnets et mouffles en moins. Quel éclair de génie!

Nous mettons tout ce que nous avons. Il ne reste plus qu'à tourner les jambes façon shadok pour se réchauffer. Nous résistons à ce coup bas et traversons la longue vallée en vue de l'ultime difficulté, que nous allons aborder après un court roupillon. Mieux vaut prévenir que guérir.

Je sors la calelette, et estime une arrivée pour 3 heures. Je communique l'horaire à Sophie pour qu'elle puisse nous accueillir. J'ai l'impression de m'emballer, d'être gourmand, tant pis, ça fait une motivation en plus pour tenir les délais.

Décidément, le duo que je forme avec Christophe attire Gilles, la grimpette du ballon se fera à trois. Un dernier point d'eau à l'écart du tracé indiqué par le local de l'étape, et nous voici à l'assaut du juge de paix, d'une ligne d'arrivée fictive. Il fait sombre, et cette ascension de nuit ne représente que peu d'intérêt, mis à part remplir le cahier des charges. Les jambes tournent bien, très bien, cependant, je me réserve en pensant à la traversée du Sundgau et ses petits coups de culs, je laisse filer Gilles que je vois attraper un autre point clignotant dans la nuit. Les lignes blanches m'hypnotisent et je vois un cirque s'animer tout autour. Je craque, j'allume la machine et fait une démonstration de puncheur. Je double Gilles et l'allemand fraîchement rattrapé. On prend la pause devant ce dernier checkpoint en pensant avoir gagné aux courses. Rassuré par mon état, je me dois d'attendre Christophe.

Gilles ne joue pas dans la même cour, et continue sur son itinéraire max, nous nous souhaitons une bonne fin de parcours et un bon vent. Christophe arrive plus tard rattrapé par la fatigue, elle l'a poursuivi pendant toute l'ascension. Il doit s'arrêter pour ronfler un coup. De mon côté, c'est le froid qui me poursuit. Deux options, je fais l'addition, j'attends et profite de sa compagnie et de ses lumières ou je tente le coup à la frontale. Il ne reste plus que 70 kilomètres, l'équivalent d'une sortie avant de partir manger le gigot dominical chez tonton. Je tente le coup, j'en ai ras le bol de rouler.

La descente à la frontale s'avère délicate, non pas techniquement, mais physiquement, les doigts ne répondent plus vraiment, impossible de pousser le levier pour passer le gros braquet, plus de force dans la mimine gauche, et je n'arrive plus à rester assis sur la selle, le cul est en feu sans pour autant se transformer en réacteur. L'impatience fait-elle partie de l'équation ? Tais-toi et roule bon sang. L'obscurité assombrit la perception et m'hypnotise encore une fois, mais cette fois-ci sans la fatigue, étrange sensation. Chaque ville croisée est un moment de bonheur, les yeux se relâchent et le cerveau reprend sa forme initiale, là où il doit être. C'est à ce moment là que mon GPS décide de m'insulter, lui aussi veut rentrer à la maison, mais ne veut plus prendre de chemin. Va, mais par où tu veux ; il fait sa crise d'adolescence. Je me rassure, il me reste mon téléphone pour finir, mais ce n'est pas sans compter sur ses 4 % de batterie restante. Tout va bien, respire, ma batterie rando est pleine, qu'à cela ne tienne, un coup d'USB et hop, c'est reparti pour 45 petits kilomètres. Le câble USB dit le contraire, la connectique, à la même tête que moi... de travers, il ne fonctionne plus. Je déplie le roadbook en guise de dernier espoir. Déplié est un bien grand mot, il a pris froid, il est enrhumé, il est trempé et illisible. Je suis ce qu'on appellerait, dans la merde. 45 petits kilomètres, seulement 45 ! Je décide de les faire avec ma maigre connaissance du terrain et quitte la trace.

Ma lavette de frontale joue les bougies de salon, ça devient critique, les jambes sont belles et bien présentes et mon regard de chat aussi, je me mets à apercevoir dans le noir, probablement des choses que je ne devrais pas remarquer. Je m'é gare dans les chemins et essaie de rejoindre le maximum de zones lumineuses que représentent les villes. Coup du sort, j'échoue sur une route type nationale, avec quasi plus de lumière, c'est le choix le plus intelligent que j'ai fait durant ce brevet. Félicitations, en plus d'être impatient, je deviens débile. Rouler fort certes, mais pas

à 90 kilomètres/heure. Les panneaux Mulhouse se font de plus en plus nombreux, mais le coup de la nationale a du mal passé et ma jauge de moral est en baisse. J'arrache le bitume, je pédale fort, très fort, certainement trop fort et surtout dans le vide, je n'attends pas Godot, je vais le rejoindre. Je vois un amas lumineux, un grand clocher, je vais tâcher de contacter mon as de cœur, le portable doit avoir de quoi envoyer un dernier SMS, une dernière bouteille à la mer. Je suis à Burnhaupt le haut stop sous les arches de l'hôtel de ville stop vient m'y rejoindre pour finir à la lumière de la voiture stop. 2 % de batterie, il était temps. Ma délivrance et son moteur à explosion arrivent. Je suis toujours dans la course, je veux finir, sa présence me fait plaisir, je n'ai pas encore de joie intense, les pensées sont tournées vers Kingersheim qui se trouve à 20 kilomètres, je suis absorbé par cette fin de course quelque peu cocasse. J'arrive enfin à la lumière des phares, pas de trompette, pas de feu d'artifice, je les entends quand même... Je m'incruste dans cette église qu'est le club house, je suis accueilli à coup de sourire et de ronflement, il est 3 heures 45. Les bénévoles sont aussi fatigués que moi, l'effort est quasi similaire après tout. S'occuper des cyclistes de jour comme de nuit et entendre leur récit, c'est emmagasiner leurs fatigues additionnées à la leur. Ils sont incroyables.

En guise de médaille, un pâté en croûte, une soupe de houblon façon gaspacho. L'Humain que je suis n'en peut plus, ce coup de sifflet final sonne le glas. Les jarrets sont en grève, la boîte à penser aussi, j'aimerais profiter de cet instant qui est rattrapé par la fatigue accumulée. Je crois que j'ai trop mangé. On tuera la bouteille cuvée 2018 pour soigner les effets de ce repas familial un peu trop copieux.